CRITIQUE, festival. 78ème Festival d'Art lyrique d'AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l'Archevêché, le 2 juillet 2026. MOZART : La Flûte enchantée. M. Peter, Y. Fang, S. Devieilhe, S.M. Plum, B. Sherratt… Clément Cogitore / Leonardo Garcia Alarcon

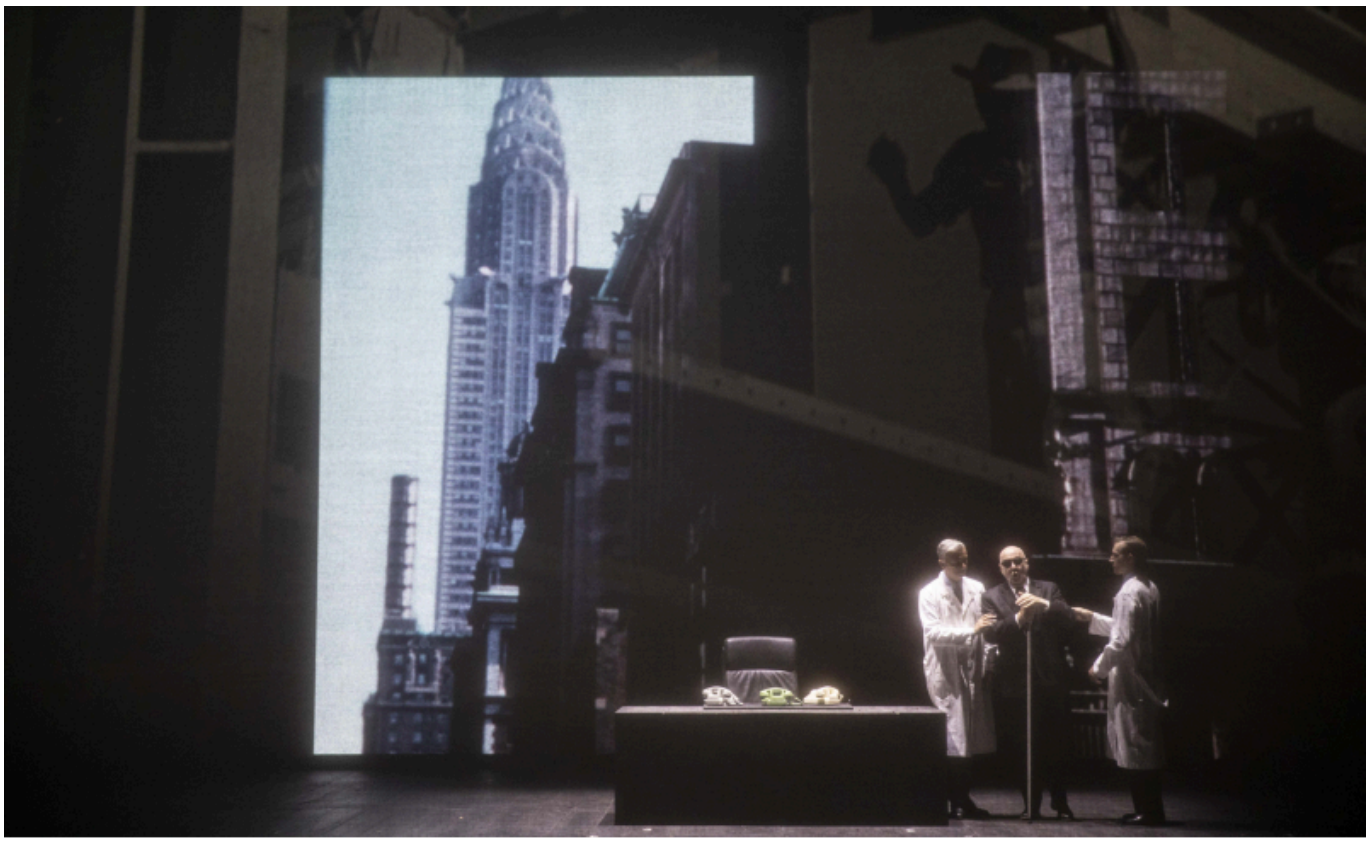
L'ouverture du Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence est un rendez-vous sacré. On y vient avec l'espérance de voir fleurir l'esprit des *Lumières* sous le ciel provençal, porté par la grâce mozartienne. Hélas, pour cette 78ème édition, le sortilège n'a pas opéré avec cette nouvelle production de *La Flûte enchantée* de W. A. Mozart, portée par le duo Clément Cogitore / Leonardo Garcia Alarcon. Et si la soirée ne sombre pas dans le *fiasco* total, elle laisse néanmoins un goût de poudre aux yeux, et d'une occasion manquée.

On savait **Clément Cogitore** capable de transfigurer un chef-d'œuvre – ses *Indes galantes* au Palais Garnier avaient électrisé l'Opéra de Paris par leur intelligence chorégraphique et leur audace colorée. On l'attendait donc

avec curiosité sur ce terrain mozartien, espérant qu'il y déploierait la même verve. Hélas, son parti pris semble avoir été de compliquer l'évidence. Là où la *Flûte* appelle la clarté, il répond par l'enchevêtrement ; là où elle réclame le mouvement, il propose l'accumulation. Sa mise en scène, touffue, bavarde, souvent illisible, empile les idées sans les articuler. On cherche en vain un fil conducteur, une cohérence, un élan : à la place, un fatras d'effets qui se neutralisent, une esthétique *fourre-tout* qui finit par lasser plus qu'intriguer. On songe presque à un gâchis, tant l'écrin du **Théâtre de l'Archevêché** méritait mieux qu'une lecture aussi empesée et opaque.

Dans la fosse, l'attente était tout aussi grande. **Leonardo Garcia Alarcon** n'est pas un chef ordinaire, et nous avions salué avec l'éclat qu'elles méritaient les *Vêpres de la Vierge* de Monteverdi, données un mois plus tôt par le chef suisso-argentin en ouverture du Festival Monteverdi de Crémone, vécues par nous comme un orage sacré, tout en fougue et en contraste. A Aix ce soir, rien de tel. A la tête de sa ***Capella Mediteranea***, sa direction musicale, trop lisse, trop policée, appesantit un peu plus un spectacle déjà plombé par la mise en scène. Les couleurs mozartiennes, si vibrantes de vie et de mort, d'ombre et de lumière, s'étalent sans relief, sans pic, sans ce feu intérieur qui fait pourtant le prix de cette partition. L'orchestre sonne juste, certes, mais sans grande âme, et l'ensemble manque cruellement de ce souffle dramatique qui transforme une belle exécution en révélation. Par bonheur, ce manque de *souffle* ne concerne pas le **Chœur de Chambre de Namur**, dont le chef est également le directeur. La formation belge déploie une homogénéité vocale et une cohésion rythmique dont on ne peut que saluer la qualité. Jusque dans les danses qu'il exécute – et qui, chose rare, ne sombrent pas dans l'approximation chorégraphique – le chœur conserve une rigueur et une énergie communicatives qui mettent en lumière le travail de fond, exigeant et minutieux, qui a été mené en coulisses. Ses interventions, qu'il s'agisse des chœurs

d’initiés ou des moments plus festifs, apportent une densité sonore et dont l’orchestre, en comparaison, semble parfois bien pâle.



Côté plateau, la déception se nuance toutefois de quelques échappées belles, mais certains éléments de la distribution vocale peinent à convaincre. L’un des plus grands espoirs de la soirée reposait évidemment sur l’incarnation de la Reine de la Nuit par **Sabine Devieilhe**. Icône du répertoire baroque, on l’imaginait transpercer l’air chaud de la Provence de ses aigus stellaires. Hélas, si la prouesse vocale demeure techniquement intacte, l’interprétation peine à convaincre pleinement. Le fameux « *Der Hölle Rache* » est ici exécuté avec une précision d’orfèvre, mais l’on reste sur sa faim : la folie vengeresse du personnage semble contenue, comme prisonnière des artifices scéniques. Là où l’on attendait une reine incandescente, presque dangereuse, on perçoit davantage

une exécutante zélée qu'une tragédienne habitée. Cette impression d'un rôle plaqué sur la partition est d'autant plus frustrante que l'on sait la soprano capable de bien plus de feu dans d'autres répertoires. Le charme opère ponctuellement, mais la magie noire, elle, reste aux abonnés absents, victime d'une direction d'acteurs qui semble avoir étouffé la dimension tellurique du personnage.

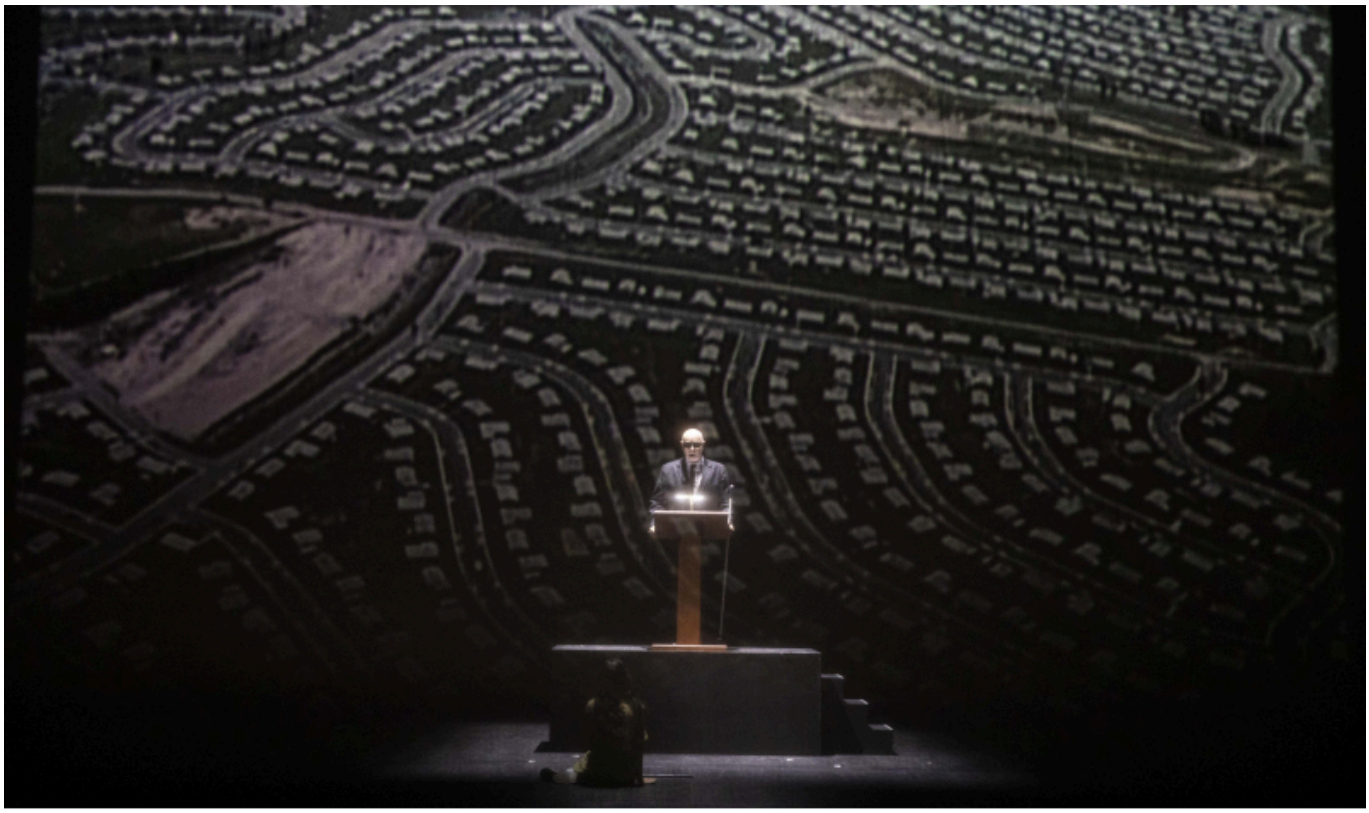
Le Tamino du ténor suisse **Mauro Peter** laisse également une impression plutôt tiède. Certes, il possède incontestablement une émission soignée, un *legato* élégant qui flatte l'oreille dans les passages plus méditatifs du rôle, notamment l'air « *Dies Bildnis ist bezaubernd schön* », où il déploie un chant d'une courtoisie presque aristocratique. Mais cette politesse vocale, justement, finit par desservir le personnage : là où l'on attend l'ardeur juvénile, l'élan chevaleresque, la métamorphose intérieure du prince en quête de vérité, on se heurte à une interprétation trop lisse, trop *propre*, qui manque singulièrement de panache et de densité dramatique. La mise en scène touffue de Clément Cogitore ne l'aide évidemment pas : le résultat est un Tamino en pilotage automatique, dont la voix, certes homogène, peine à s'imposer dans les moments de plus grande intensité, comme le duo final avec Pamina, où l'on attendait davantage de flamme partagée. Faute de caractère affirmé, son interprétation reste en surface : on admire la tenue, on salue la correction, mais on ne vibre guère.

Heureusement, quelques phares éclairent cette nuit tiède, à commencer par **Sean Michael Plum**, en Papageno lumineux et bondissant. Dès son entrée, l'oiseleur américain insuffle une énergie vitale qui contraste radicalement avec la pesanteur ambiante. Son chant, d'une rondeur et d'une projection naturelles, sert à merveille ce personnage truculent : chaque phrase est habitée, chaque geste est juste, chaque note respire la joie de vivre. Mais ce n'est pas qu'un bouffon de talent : Plum sait aussi faire passer l'humanité du

personnage, sa naïveté touchante, sa peur panique devant les épreuves, son désir viscéral de trouver l'amour. Son duo avec Papagena, notamment, est un petit chef-d'œuvre de complicité et de légèreté.

Ying Fang, ensuite, en Pamina frémissante. Quelle révélation que cette jeune soprano chinoise ! Sa voix, d'une limpidité cristalline, possède un *vibrato* à peine esquissé qui la rend infiniment touchante. Don son dernier air, « *Ach, ich fühl's* », elle captive le public par une intensité rare : chaque soupir, chaque silence, chaque inflexion traduit le désespoir et l'abandon de la jeune princesse avec une pudeur bouleversante. Son timbre, à la fois fragile et puissant, semble flotter au-dessus de l'orchestre comme une plainte venue d'ailleurs. Mais Ying Fang n'est pas qu'une voix : sa présence scénique, tout en retenue et en émotion contenue, fait de Pamina un personnage d'une vérité désarmante, dont le malheur et la résilience touchent au cœur. Elle est, sans conteste, la révélation vocale de cette production aux côtés de Sean Michael Plum, et l'on sort de la salle en se promettant de suivre de près son irrésistible ascension.

Brindley Sherrat, enfin, en Sarastro empreint de noblesse et d'autorité. Le baryton-basse britannique incarne le grand prêtre avec une solennité qui n'a rien d'empesé. Sa voix, d'une ampleur et d'une profondeur rares, descend dans les graves avec une aisance confondante, déployant un timbre chaleureux et paternel qui impose le respect sans jamais écraser. Ses airs, notamment « *O Isis und Osiris* », sont des moments de pure plénitude sonore : on est saisi par la majesté du chant, par cette autorité bienveillante qui semble émaner de chaque note.



Les *Comprimari* offrent également quelques belles surprises. On retiendra notamment la Papagena d'**Emma Fekete**, dont le timbre frais et charmant répond avec une malice bienvenue aux facéties de son turbulent Papageno. Leur duo final, seul moment de véritable légèreté de toute la représentation, apporte une bouffée d'air réjouissante dans ce fatras scénique. Côté cortège des Trois Dames, la mayonnaise prend en demi-teinte. Si la jeune **Alix Le Saux** et **Ashley Dixon** déploient des moyens honorables, elles peinent à exister face à la présence vocale plus imposante d'**Adriana Bignagni Lesca**, dont le timbre capiteux et le métal généreux éclipsent quelque peu ses deux partenaires, et l'équilibre de l'ensemble en souffre forcément. En revanche, le Monostatos de **Rodolphe Briand** constitue l'une des bonnes surprises de la soirée. Le ténor français incarne le vilain Maure avec une insolence jouissive, un mordant vocal et une présence scénique qui tranchent nettement sur la mollesse ambiante. Le rôle lui va comme un gant, et l'on se prend à espérer qu'il ait davantage d'occasions de briller dans des emplois similaires.

Plus inattendu, l'Orateur d'**Edwin Crossley-Mercer** ne laisse personne indifférent, bien au contraire. Là où ce personnage sacrifie souvent à la solennité hiératique, le baryton lui insuffle une humanité profonde, une bienveillance presque paternelle qui touche et contraste avec l'abstraction du reste de la mise en scène. Sa prestation, sobre et habitée, rappelle à elle seule ce que peut avoir de réellement émouvant cet opéra lorsqu'on cesse de l'encombrer d'intentions superflues. Enfin, les comparses que sont **Damien Pass** et **Jonghyun Park** complètent avec une solidité exemplaire le plateau vocal des adultes, tandis que les Trois enfants solistes, issus du ***Knabenchor der Chorakademie de Dortmund***, font preuve d'une tenue d'ensemble exemplaire. Leurs voix claires et pures, d'une justesse imperturbable, traversent la complexité scénique avec une simplicité désarmante. Là où les adultes s'embourbent dans les strates d'une mise en scène trop sage, ces jeunes interprètes rappellent, par leur fraîcheur et leur discipline, l'essence première de l'œuvre : un conte musical qui parle à l'enfance du monde. Leur apparition, brève mais lumineuse, est sans doute l'un des rares instants de grâce véritable du spectacle.

Au terme de la soirée, on se surprend à applaudir par politesse plus que par conviction, et il ne laissera pas grande trace de ce spectacle dans la mémoire du festival, sinon celle d'une promesse non tenue. Le public aixois, habitué aux fulgurances, repart avec cette sensation désagréable d'avoir assisté à un spectacle qui, à force de vouloir tout dire, n'a finalement rien raconté…

CRITIQUE, festival. 78ème Festival d'Art lyrique d'AIX-EN-PROVENCE, Théâtre de l'Archevêché, le 2 juillet 2026. MOZART :

La Flûte enchantée. M. Peter, Y. Fang S. Devieilhe, B. Sherratt… Clément Cogitore / Leonardo Garcia Alarcon. Crédit photographique © Jean-Louis Fernandez

---

LIVE STREAMING opéra. MOZART : Die Zauberflöte (La Flûte enchantée) sur ARTE TV, sam 11 juillet 2026. Clément COGITORE / Leonardo Garcia ALARCON

Pour sa première mise en scène d'opéra au Festival d'Aix-en-Provence, Clément Cogitore s'empare du chef d'œuvre de W. A. Mozart pour en délivrer « *un requiem lumineux à l'enfance*« . La nouvelle production est ainsi retransmise en léger différé du Théâtre de l'archevêché à Aix en Provence.

Le conte merveilleux de Mozart, créé à Vienne quelques semaines avant sa mort en 1791, est transposé dans une histoire collective, du XXe siècle à nos jours. Dans les ruines de la guerre, la communauté qu'il met en scène rêve d'un avenir meilleur et d'un monde en paix. Qu'il s'agisse

d’opéra (Les Indes galantes), de cinéma (Goutte d’or), de documentaire (Braguino) ou d’art contemporain (« F*erdinandea, l’île éphémère* » au Mucem jusqu’en septembre 2026), Cogitore inscrit sa vision à la frontière du mythe et de la réalité, et questionne la possibilité d’inventer des récits destinés à faire société dans notre monde contemporain.

_____

VOIR le streaming opéra
MOZART : Die Zauberflöte (La Flûte enchantée)
Sur ARTE et arte.tv samedi 11 juillet 2026 à 22h30
Disponible en ligne pendant 3 ans
En REPLAY jusqu’au 11 juillet 2029

À travers La Flûte enchantée, il explore, séquences vidéo à l’appui, plusieurs fictions de la modernité, … celles du progrès technologique, de la croissance illimitée, auxquelles une part de l’humanité a cru pendant des décennies, justifiant la prédation et la destruction du vivant.

En fosse, le chef Leonardo García-Alarcón, déjà à la baguette de ses Indes galantes, dirige un brillant casting, dont le ténor Mauro Peter et la soprano Sabine Devieilhe, qui tient ici, pour la neuvième fois de sa carrière, le redoutable rôle de la Reine de la nuit, entité maternelle, faussement bienveillante, vraie manipulatrice, au pouvoir toxique.

Singspiel en deux actes de Wolfgang Amadeus Mozart (France, 2026, 2h50mn). Livret : Emanuel Schikaneder Direction musicale : Leonardo García-Alarcón
Mise en scène : Clément Cogitore Scénographie : Alban Ho Van
Avec : Brindley Sherratt, Sabine Devieilhe, Mauro Peter, Sean Michael Plumb, Ying Fang, Emma Fekete, l’Orchestre Cappella Mediterranea, le Chœur de chambre de Namur, Knabenchor der Chorakademie Dortmund

Productions, Théâtre de la ville de Luxembourg, Opera Ballet Vlaanderen – Enregistré le 11 juillet 2026 au Théâtre de l'Archevêché

Entretien avec Clément Cogitore

Projections dans le cadre du Festival : le 16 juillet à Marseille (MUCEM), le 16 juillet à Rousset (salle Emile Ventre), le 17 juillet à Aix-en-Provence (Parc Vendôme), le 17 juillet à Septèmes-les-Vallon (salle Jean Ferrat), le 19 juillet à Roquefort les Pins (Le Pavillon Bleu), le 21 juillet à Miramas (Théâtre des Colonnes), le 25 juillet à Saint-Saturnin-lès-Avignon (La Pastourelle), le 11 août à Peynier (Médiathèque), le 13 août à L'isle-sur-la-Sorgue (Ciné sur la Sorgue), le 25 septembre à Venelles (Pôle culturel L'Etincelle) et également à Cucuron (Le Cigalon, date à venir).

_____

STREAMING opéra. MOZART : Die Zauberflöte (La Flûte enchantée) sur ARTE TV, sam 11 juillet 2026. Clément COGITORE / Leonardo Garcia ALARCON. Crédit photo (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. CREMONA,

Concert d’ouverture du 43ème Festival MONTEVERDI (Chiesa di Sant’Agostino), le 7 juin 2026. MONTEVERDI : « Vespro della Beata Vergine ». Choeur de Chambre de Namur, Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (direction)

Hier soir 7 juin, dans la splendeur séculaire de la *Chiesa di Sant’Agostino*, le 43ème Festival Monteverdi a posé ses bagages – et a immédiatement pris son envol vers les cieux. Et quel envol ! Une soirée d’ouverture qui restera gravée dans les mémoires comme l’une des plus vibrantes, des plus spirituelles et des plus charnelles que cette vénérable manifestation (quadragénaire) ait connues !

Depuis maintenant 43 ans, Crémone – cité trois fois sacrée par la grâce de Claudio Monteverdi, le génie d’Antonio Stradivari et le lyrisme d’Amilchare Ponchielli – célèbre son enfant le plus céleste : **Claudio Monteverdi**, « *Il Divino Claudio* », qui a inventé l’opéra et porté la musique sacrée à son paroxysme expressif. Ce festival est un pèlerinage annuel pour tous les amoureux de la basse continue, des madrigaux et de la polyphonie éblouissante. Chaque édition propose une plongée

immersive dans l'œuvre du maître, mêlant interprétations historiquement informées et audaces contemporaines. Mais cette 43e édition, annoncée comme un millésime d'exception, vient de placer la barre à une hauteur vertigineuse avec cette interprétation de légende de l'un des chefs-d'oeuvres absolus du Maître de Crémone.

Sous la direction fiévreuse et quasi-transcendante de **Leonardo García-Alarcón**, le chef argentin a transformé la célèbre ***Vespro della Beata Vergine*** en un véritable torrent de joie et de spiritualité ardente. À la tête de ses deux ensembles – la **Cappella Mediterranea** et le somptueux **Chœur de Chambre de Namur** –, il a offert ce que le programme de salle promettait : « *une fraîcheur et une vitalité sans pareilles, rendant à la partition une variété inouïe d'affects* ». Et quel spectacle a offert le *maestro* ! Les yeux constamment tournés vers les voûtes de l'édifice religieux, et les bras souvent jetés vers le cieux, Leonardo García-Alarcón semblait dialoguer directement avec les anges qu'il faisait descendre parmi nous. Battant la mesure avec une énergie presque dansée, il a insufflé à l'œuvre un rythme irrésistible, entre prière méditative et transe sud-américaine. Le mariage entre la tradition sacrée italienne et « l'énergie latine irrépressible » a ainsi opéré un miracle d'équilibre.



Mais la soirée a atteint son zénith grâce à un plateau de solistes exceptionnels, tous longs compagnons de route d'Alarcón, et visiblement habités par la même flamme. Les sopranos **Marianna Flores** et **Miriam Allan** ont brillé dans leur duo du « *Pulchra es* », qui fut un pur moment de velours et de feu : deux voix d'or qui s'enlacent, se répondent, se défient avec une pureté de cristal. De son coté, le contre-ténor italien **Leandro Marziotte** possède une voix angélique et une couleur unique, qui mélangée dans le fameux « *Duo Seraphim* » à celles des deux ténors de la soirée – **Mathias Vidal** et **Nicholas Scott** – a été un moment en tout point miraculeux. Les trois chanteurs étaient disséminés dans trois points différents de l'église pour ce morceau céleste, l'effet de spatialisation ayant alors littéralement dissous les murs de pierre, et l'on ne savait plus d'où venait la grâce. Le public, suspendu, retenait son souffle devant ce jeu de chœurs purement célestes ! Quant aux basses **Andreas Wolff** et **Salvo**

Vitale, autre colonne vertébrale de l'ouvrage montéverdien, ils ont fait preuve d'une puissance et d'une justesse d'intention rares.

Après le *Magnificat* final, alors que l'on croyait le concert achevé, le public – venu en masse pour cette soirée inaugurale – a obtenu un *bis* aussi ardemment désiré qu'inespéré. García-Alarcón, très ému, s'est adressé au public dans un italien parfait pour dire « *le bonheur infini de jouer cette musique dans la ville natale de Monteverdi* ». Puis, avec un sourire complice, il a repris, en *bis*, le fulgurant « *Gloria al Padre* » conclusif du *Magnificat*. Un dernier jet de lumière, une dernière élévation vers les cieux – et les fresques des interminables voûtes de Sant'Agostino !…

Comment la qualifier autrement ? Cette soirée fut un ENCHANTEMENT ! La **43e édition du Festival Monteverdi** ne pouvait pas rêver plus belle rampe de lancement et **Leonardo García-Alarcón** et ses merveilleux musiciens ont prouvé qu'en 2026, Monteverdi est plus vivant que jamais, plus fougueux, plus brûlant d'amour divin et humain.

Vive Monteverdi – et Vive Crémone !



CRITIQUE, festival. CREMONA, Concert d’ouverture du 43ème Festival MONTEVERDI (Chiesa di Sant’Agostino), le 7 juin 2026. MONTEVERDI : « Vespro della Beata Vergine ». Choeur de Chambre de Namur, Cappella Mediterranea, Leonardo GARCIA-ALARCON (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces

Motrices, le 19 mars 2026. RAMEAU : Castor et Pollux. R. van Mechelen, A. Wolf, S. Junker… Edward Clug / Leonardo Garcia Alarcon

Deux semaines avant Pâques, **Genève** célèbre la fête de **Rameau**.

Rameau oui, le grand compositeur à la musique somptueuse, aux inflexions mélodiques magnifiques et aux contrepoints superbes ! C'est lui qui est le vrai héros du super-spectacle de ***Castor et Pollux*** – donné par le **Grand-Théâtre de Genève** (décentralisé ici dans le ***Bâtiment des Forces Motrices***).

Rameau est ici magnifiquement servi par l'l'ensemble baroque ***La Capella Mediterranea***, sous la direction vive et savante de **Leonardo Garcia Alarcon**. Cet orchestre déploie une étoffe sonore d'une finesse exquise. Rien n'y pèse. Tout y respire. Les *tempi* s'inclinent, s'étirent, se resserrent avec une élégance qui nous ravit.

Mais Rameau est aussi superbement chanté par le ténor **Reinoud van Mechelen**, le baryton **Andreas Wolf,** et par celle dont le soprano enchante la soirée, **Sophie Junker**. Ces trois très belles voix suivent à merveille les inflexions de la partition, soignent ses ralentis, suspendent ses fins de phrase. La totale maîtrise de l'art baroque !

L'histoire de *Castor et Pollux* est celle de deux frères dont le second est immortel et le premier ne l'est pas. Tous deux soupirent pour la même femme. Pollux, par amour fraternel, sacrifie sa vie afin de faire remonter Castor des enfers. Mais Jupiter finit par donner l'immortalité aux deux en les transformant en constellation des Gémeaux. *Happy end* où l'on

célèbre dans la joie la « *Fête de l'univers* » !

La mise en scène d'**Edward Clug** constitue un vrai paradoxe : elle présente une succession de tableaux esthétiques qui apparaissent en harmonie avec la musique de Rameau mais fait usage d'objets dépourvus de toute magie : caddies de supermarché, bouteilles en plastique, parapluies ! On ne vous dit pas notre étonnement quand on voit Castor sortir des enfers en poussant son caddie comme dans les rayons d'une grande surface tout en chantant son air « *Séjour de l'éternelle paix* » ! Quant aux bouteilles, lorsqu'elles sont renversées, elles inondent la scène sur laquelle glissent et se vautrent des danseurs aux collants couleur chair. Il doit y avoir là dedans toute une symbolique dont il nous manque les clés. Renseignement pris, il paraît que les caddies sont les « *véhicules porteurs des corps et des âmes* ». Il fallait y penser !… Et pourtant, malgré ces délires, le résultat, noyé dans la pénombre ambiante est esthétique, répétons le.

Dans la distribution, il y a encore la mezzo **Eve-Marie Hubeaux**, bien investie dans son rôle de Phébé, mais à la voix inégalement timbrée sur l'ensemble de la tessiture. De son côté, le Jupiter noble d'**Alexandre Duhamel** impose sa stature. Nous avons aussi remarqué l'« ombre heureuse » de la soprano *Giulia Bolcato*. Le **Choeur du GTG** est également remarquable.

Et, au bout du compte, répétons le, celui qui a le dernier mot, c'est… Rameau !



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces Motrices, le 19 mars 2026. RAMEAU : Castor et Pollux. R. van Mechelen, A. Wolf, S. Junker… Edward Clug / Leonardo Garcia Alarcon. Crédit photographique (c) Carole Parodi

---

OPÉRA ROYAL DE VERSAILLES. Du 24 au 28 janvier 2026. LULLY : Atys. Matthew Newlin, Ana

Quintans, Giuseppina Bridelli… Angelin Preljocaj / Leonardo Garcia Alarcon

Reprise attendue à l'Opéra Royal de Versailles… voici *Atys*, sommet de la tragédie lyrique française, taillée pour Louis XIV en 1676, et dont le flux sanglant, la lyre tragique s'imposent grâce au livret de Quinault. Contrairement aux règles convenues, le drame s'achève ici sur la mort du héros… suivant le drame d'Ovide (*Les Métamorphoses*), l'opéra de Jean-Baptiste Lully resplendit dans l'ombre de la mort et du deuil que sait instiller l'incroyable texture de la musique. Les duos Sangaride / Atys, la confrontation avec la jalouse Cybèle, le tableau du sommeil, enfin la chaconne finale demeurent les pages les plus bouleversantes du théâtre musical français versaillais. Dans l'écrin de l'Opéra Royal, la tragédie en musique de Lully trouve un cadre particulièrement

adapté. L’acoustique de la salle permet de goûter comme nul part ailleurs, la prosodie du texte de Philippe Quinault, l’un des plus beaux jamais conçus alors.

Photo : Gregory Batardon

Ainsi 35 ans après la recréation devenue mythique d’***Atys*** (1676), surnommé « l’opéra du Roi », recréation néobaroque par William Christie et Jean-Marie Villégier (1987), en perruque XVIIè comme à l’époque de Louis XIV (reprise ensuite en 2011), l’opéra de Lully ressuscite sur les planches grâce à la nouvelle lecture du tandem réunissant le chef **Leonardo García Alarcón** et le chorégraphe **Angelin Preljocaj** dont c’est la première incursion à l’opéra (production créée au Grand Théâtre de Genève en 2022 puis à l’Opéra Royal de Versailles). Le chorégraphe Preljocaj développe une approche actuelle qui défend un regard universel sur la nature, l’amour et le destin. Un destin qui comme c’est le cas de la géopolitique d’alors, s’inscrit puissant, inflexible et tragique, au moment où la Russie choisissait d’envahir l’Ukraine.
Dans cette production, le geste vocal semble prolonger l’énergie des danseurs, dans un mouvement continu, d’essence tragique qui rehausse et nourrit l’action, dès le prologue, emportant le destin des amants éprouvés Sangaride et Atys, victime de la furieuse Cybèle…
La reprise 2026 regroupe à quelques exception près, la même distribution que celle originelle de 2022 : le ténor **Matthew Newlin**, natif de l’Illinois dans le rôle-titre ; la soprano portugaise **Ana Quintans** (Sangaride) ; la mezzosoprano **Giuseppina Bridelli** (Cybèle) … mais aussi l’excellent jeune baryton **Attila Varga-Tóth** (Phantase), membre de l’Académie de l’Opéra Royal (promotion 23-25), déjà remarqué dans la

production maison de Didon & Énée de Purcell…

Cette nouvelle version fusionne le geste expressif de **Leonardo García-Alarcón** (et les musiciens de son ensemble Capella Mediterranea) et le continuum chorégraphique d'Angelin Preljocaj : les joyaux d'Atys, – texte et musique-, se déploient idéalement dans la salle de l'Opéra Royal dans une réalisation totale entre musique et danse qui, à Versailles, s'avère inoubliable.

_____

VERSAILLES, Opéra Royal
LULLY : Atys (reprise)
Tragédie en musique en un prologue et cinq actes
sur un livret de Philippe Quinault,
créée à Saint-Germain-en-Laye en 1676.

4 représentations événements
samedi 24 janvier 2026, 19h
dimanche 25 janvier 2026, 15h
mardi 27 janvier 2026, 19h30
mercredi 28 janvier 2026, 19h30

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de **l'Opéra Royal / Château de Versailles** :
https://www.operaroyal-versailles.fr/event/lully-atys/

durée : 3h30mn
Spectacle en français surtitré en français et en anglais.
Première partie : 1h45
Entracte
Deuxième partie : 1h10

distribution

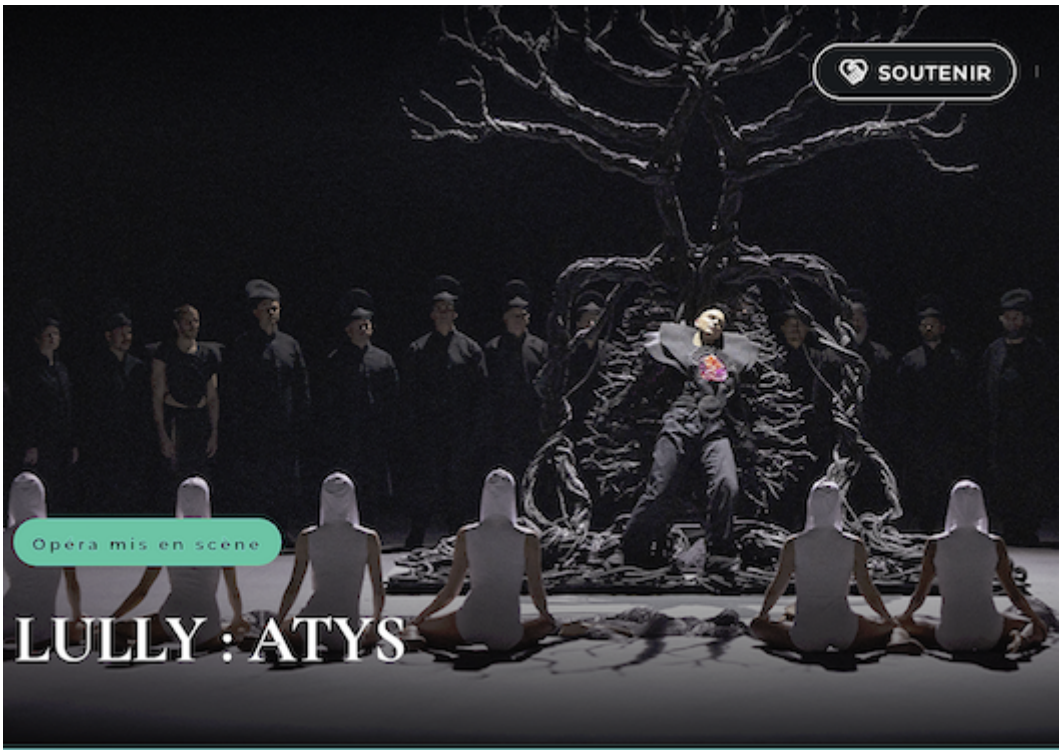
Matthew Newlin : Atys
Giuseppina Bridelli : Cybèle
Ana Quintans : Sangaride
Andreas Wolf : Celenus, Le Temps
Victor Sicard : Idas, Phobétor, Un songe funeste
Mariana Flores : Flore, Doris, Divinité fontaine I
Luigi De Donato : Le Fleuve Sangar
Nicolas Scott : Le Sommeil
Lore Binon : Mélisse, Divinité fontaine II
Valerio Contaldo : Morphée, Dieu de Fleuves
Attila Varga-Tóth* : Phantase

*Membre de l'Académie de l'Opéra Royal – promotion 2023/2025

Ballet Preljocaj, danseurs :
Liam Bourbon Simeonov, Virginie Caussin, Clara Freschel, Isabel García López, Mar Gomez Ballester, Paul-David Gonto, Lucas Hessel, Verity Jacobsen, Florette Jager, Beatrice La Fata, Yu-Hua Lin, Florine Pegat-Toquet, William Philbert, Valen Rivat-Fournier, Giovanni Russo, Leonardo Santini

Chœur de l'Opéra Royal
Cappella Mediterranea
Leonardo García-Alarcón, direction
Angelin Preljocaj, mise en scène et chorégraphie

Coproduction Opéra Royal / Château de Versailles Spectacles, Grand-Théâtre de Genève – Reprise. Créé en 2022 pour le Grand Théâtre de Genève.
CD et DVD disponible dans la collection Château de Versailles Spectacles.



CRITIQUE, opéra (en version concertante). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 1er octobre 2025. CAVALLI : Pompeo Magno. M. E. Cencic,

M. Flores, V. Contaldo, L. Lopez Gonzalez, V. Sicard… Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (direction)

Il y a des compositeurs qui sont des sources de redécouvertes et d'émerveillement continus. Francesco Cavalli, élève du grand Monteverdi, est un maître absolu dont l'écriture porte le dramatisme à son zénith à l'égal que son contemporain Pedro Calderón de la Barca. Cavalli était vénitien en effet, mais on retrouve dans son œuvre non seulement une synthèse mais aussi un immense pas en avant pour l'opéra. Ayant bénéficié de splendides livrets, les opéras de Cavalli portent en eux l'immensité d'un désir constant d'émerveillement et un portrait saisissant de l'âme humaine malgré les fluctuations mythologiques.

Pompeo Magno est créé le 20 février 1666 au Teatro San Salvatore de Venise. Cavalli a composé ce dernier chef d'œuvre vénitien pour son retour après les superbes réjouissances nuptiales du roi Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse d'Espagne. Dans la partition on retrouve une certaine influence de la musique française, même si elle reste anecdotique. *Pompeo Magno* est une fable morale constellée de situations comiques, un apprentissage de l'art du « bon

gouvernement » avec une prépondérance pour la continence malgré des scènes d'une sensualité débordante. Le livret dû à **Nicolò Minat**o, vénitien originaire de Bergame (en effet, Bergame appartenait à l'époque à la Sérénissime…). Minato est l'auteur notamment du livret truculent de *Serse*, que Haendel adaptera en 1738, et rendra immortel avec son « *Ombra mai fu* ». Minato aime à mêler les situations « sérieuses » avec l'insolence des personnages comiques, souvent populaires ou ancillaires, du pur style vénitien. Or tout le livret n'est qu'une vaste leçon de science politique.

Retrouver *Pompeo Magno* en 2025 dans un monde aux confrontations géo-politiques outrancières est un rappel éloquent que le politique a besoin du sensible et de l'irrévérence pour avancer. Rêve du chef **Leonardo Garcia Alarcon**, c'est une version en concert que Paris retrouve en première française après la production scénique dans le somptueux écrin de l'opéra margravial de Bayreuth, en septembre, dans une mise en scène de Max Emanuel Cencic.

Sur le plateau mordoré du **Théâtre des Champs-Elysées**, les musiciennes et musiciens de la **Cappella Mediterranea** côtoient les solistes dans une mise en espace inventive et dynamique signée Max Emanuel Cencic. Si l'on ne retrouve pas les décors et les costumes pareils à du Véronèse ou du Tintoret, on comprend aisément par des accessoires et un jeu d'acteur efficace les méandres et péripéties du livret délicieusement tarabiscoté de Minato. La seule remarque que l'on peut hasarder est parfois une manie de rendre « drôles » certains moments touchants par des gestes ou des situations hors propos (par exemple l'ivresse de Sesto). Dans l'ensemble c'est assez réussi.

Côté orchestre, l'on ne peut pas nier l'amour profond et l'expertise de la **Cappella Mediterranea** et de leur chef **Leonardo Garcia Alarcon** pour cette musique. Les couleurs sont ciselées avec profondeur et force nuances. Les attaques sont précises, nettes, les phrasés divinement exécutés. Le chef

argentin dirige le tout en maître avec un amour communicatif. Cependant nous ne comprenons aucunement la présence de percussions trop présentes et qui ont la fâcheuse tendance de déformer parfois la ligne et l'ambiance de certains beaux moments musicaux.

Chez les solistes, la distribution est peaufinée avec soin et est la principale réussite de ce retour triomphal du grand *Pompée* de Cavalli. **Max Emanuel Cencic** prête sa présence majestueuse et sublime à Pompeo, rôle impérial qui plus est aux contours subtilement touchants, avec son timbre riche et velouté nous avons été emportés par certains moments où la statue marmoréenne cède aux soupirs et aux regrets. Incomparable parmi toutes les solistes dans ce répertoire, **Mariana Flores** campe une Issicratea iconique tant vocalement que théâtralement. Mariana Flores sait non seulement chanter cette héroïne hiératique mais elle lui donne voix avec une diction plus que parfaite. En « roi caché », le Mitridate de **Valerio Contaldo** est idéal par la beauté de son timbre aux médiums développés et à l'aigu solaire, ce ténor mériterait d'être dans toutes les distributions partout, c'est un talent incontournable. Avec un très beau timbre brillant et diamantin, le contre-ténor **Aloïs Mühlbacher** nous avait déjà charmé dans son incarnation du jeune Oberto dans l'enregistrement d'*Alcina* de Haendel par Marc Minkowski (Pentatone); incarnant Farnace (oui le même que dans le Mitridate de Mozart), le soliste autrichien se saisit du langage de Cavalli avec une fougue non démunie de beauté. Dans le rôle du fils de Pompée (oui le même Sesto que dans *Giulio Cesare* de Haendel), **Logan Lopez Gonzalez** est un interprète de grande qualité, avec une voix dont la tessiture épouse à la perfection l'exigence dramatique du rôle, sa musicalité est un émerveillement continu, son intelligence théâtrale nous touche et nous ravit, un talent à suivre absolument !

Dans le couple comique, **Marcel Beekman** est inénarrable et superbe dans une Atrea à faire pâlir toutes les divas de la

Fashion Week. Outre son génie théâtral, Marcel Beekman sait humaniser son rôle, nous toucher avec intensité comme il l'a fait dans *Platée* de Rameau ou en Falsacappa dans *Les Brigands* d'Offenbach à l'Opéra national de Paris, la saison dernière. Face à lui, le toujours formidable **Dominique Visse** joue les barbons avec autant de délice qu'il jouait les satyrs chez Cavalli dans *La Calisto* ou les nourrices. Le reste de la distribution est portée par des talents confirmés tels que la soprano **Lucia Martin Carton** au timbre généreux, **Valer Sabadus** en Servilio arlequinesque, **Víctor Sicard** en Cesare ou **Jorge Navarro Colorado** en Crasso que nous découvrons avec plaisir.

A la fin de ce *Pompeo Magno,* nous sommes convaincus encore et toujours que « *se vaincre soi-même est la plus grande victoire*« , espérons que le message passe jusqu'aux égotiques qui gouvernent désormais. Ce *Pompeo Magno* poursuit sa course sur les rives de l'antique Danube. Sous les lambris historiés du Teatro Goldoni entend-on encore l'écho ancien de sa création, quand le Teatro Stabile de Venise s'appelait San Salvatore, et que la musique y régnait jusqu'à ce que la triste prose la remplace ?

CRITIQUE, opéra (en version concertante). PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 1er octobre 2025. CAVALLI : Pompeo Magno. M. E. Cencic, M. Flores, V. Contaldo, L. Lopez Gonzalez, V. Sicard… Cappella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon (direction). Crédit photographique (c) Droits réservés.

GENEVE, La Cité Bleue. « Une Journée particulière » : hommage, rencontre avec Sofia Loren, 4 oct 2025. Projection du film culte d'Ettore Scola (1977)

Premier temps fort de la nouvelle saison 2025 – 2026 de La Cité Bleue à Genève, cet hommage exceptionnel à l'actrice italienne, icône des années 1960-1970, glamour et engagée : SOFIA LOREN. C'est aussi une célébration de l'essor cinématographique d'une période culte dans l'histoire du 7ème art. En 1977, le cinéaste ETTORE SCOLA fait paraître son nouveau film engagé, humaniste : « *Une journée particulière* » avec la divine Sofia Loren et à ses côtés, Marcello Mastroianni. Le film évoque en mai 1938, ce moment de bascule tragique et

terrifiant où l’Italie et les italiens accueillent collectivement Hitler reçu par Mussolini… Or 2 individus se démarquent du mouvement collectif : une ménagère et un homosexuel dont les idéaux ne rentrent pas dans la grille instaurée par le régime fasciste.

Journée particulière à La Cité Bleue : **Leonardo García-Alarcón** commence par décrypter les motifs cultes de Nino Rota, Ennio Morricone et Charles Chaplin, extraits des musiques de films dans lesquels a joué **Sophia Loren**. Ensuite, l’exposition s’ouvre avec les photographies emblématiques de **Gianfranco Lelj**, mettant en lumière son travail avec de grands réalisateurs tels que Visconti, Fellini et Zeffirelli, ainsi que son activité de portraitiste. Gianfranco Lelj sera accompagné par la grande **Sophia Loren**, offrant une perspective unique sur leur collaboration. La journée se conclut en beauté à 20h avec la projection du film » ***Une journée particulière*** » d’**Ettore Scola**.



Rome, le 8 mai 1938. L'Italie fasciste accueille Hitler pour sceller l'Axe Rome-Berlin. Le lendemain, toute la population est conviée à une immense » fête ». L'immeuble de la rue du 21 avril se vide de tous ses locataires. Seules deux personnes ne participent pas aux réjouissances populaires : Antonietta Tiberi, femme d'un petit fonctionnaire fasciste, restée chez elle pour accomplir les besognes ménagères, et Gabriel, ancien speaker de la radio nationale, accusé d'homosexualité et consigné dans son appartement sur ordre de la police. Le perroquet d'Antonietta s'échappe et se réfugie chez Gabriel, ainsi se rencontrent les deux exclus du système. Ils découvrent le vide auquel les condamne un idéal fasciste qui prône la virilité triomphante. La règle sociale fasciste contre la liberté individuelle ; la norme édictée contre la singularité des êtres…

UNE JOURNÉE PARTICULIERE avec SOFIA LOREN
Sam 4 oct 2025, à partir de 16h
La Cité Bleue, Genève

Programme

DÉCRYPTAGE
16h : Leonardo García-Alarcón décrypte la musique des films emblématiques de Sofia Loren.

VERNISSAGE
17h30. Le photographe Gianfranco Lelj présente les photos marquantes de sa carrière, notamment celles de Sofia Loren.

RENCONTRE
18h30 : Avec Gianfranco Lelj et Sophia Loren.

FILM à 20h
***Une journée particulière*, film d'Ettore Scola (Film Italie – Canada, 1977, 1h45 minutes)**

PLUS D'INFOS, RÉSERVEZ VOS PLACES :
https://lacitebleue.ch/evenement/une-journee-particuliere/

VIDÉO Une journée particulière avec Sofia Loren (Italie, Canada, 1977)

Dépassant tout ce qui les sépare, ils prennent conscience de ce qui les unit et dans un instant de communion spirituelle à la fois désespéré et poétique … font l'amour. La fête terminée, tous les locataires rentrent chez eux…. Gabriel est arrêté pour être déporté. Antonietta doit entendre le récit de la cérémonie par son mari très zélé… Ettore Scola raconte l'histoire de deux personnages isolés, exclus de l'événement. Leur singularité les rend impropre au système formaté

désormais imposé par les fascistes au pouvoir.

Les images travaillées, sous filtres spéciaux lors du tournage, reprises en laboratoire ensuite, offrent une teinte sépia, brun rosé, couleur de la mémoire d'une époque lugubre et honteuse.

Le cinéaste alerte et témoigne de la condition humiliante décrétée, sous le régime fasciste, pour la femme attachée aux tâches domestiques, dépendante du mari dominateur, asservie à l'éducation des enfants qu'elle doit donner à la nation… Scènes intimistes, déplacements entre les deux appartements,… le film exprime la profonde humanité de deux êtres apparemment étrangers l'un à l'autre ; qui découvrent en réalité, une communauté d'aspirations, de valeurs qui fondent leur identité.



Durant cette journée particulière, l’homme [Gabriele] fait prendre conscience à sa voisine Antonietta, de la servitude à laquelle le régime fasciste la destine désormais. Loin des emplois spectaculaires et confortables, les 2 stars, Sophia Loren et Marcello Mastroianni, ont accepté l’offre du cinéaste : incarner deux individus décalés, ostracisés, qui le temps d’une journée ont partagé un moment suspendu, exceptionnel, où ils ont retrouvé leur humanité. Admirable.

présentation

LIRE aussi notre **présentation de la saison 2025 – 2026** de La

Cité Bleue (direction artistique : Leonardo Garcia Alarcon) : https://www.classiquenews.com/geneve-la-cite-bleue-saison-2025-2026-pompeo-magno-de-cavalli-alfonsina-par-marianna-flores-graals-purcell-kevin-juillerat-les-dinos-et-larche-de-thomas-leininger-cedric-pescia/



GENEVE, La Cité Bleue – saison 2025 – 2026. Pompeo Magno de Cavalli, Alfonsina par Marianna Flores, Graals (Purcell / Kevin Juillerat), Les Dinos et l'Arche de Thomas Leininger, Cédric Pescia… / Intro : Dans un édito lumineux et aussi poétique, Leonardo Garcia Alarcon (directeur général et artistique de La Cité Bleue à Genève) présente la nouvelle saison 2025 – 2026. Le chef avoue, dans le sillon de son compatriote argentin Jorge Luis Borges, sa fascination pour LE MIROIR, son reflet qui agit comme le révélateur de notre réalité ; le miroir dévoile ce qui est, ce qui pourrait être, ce qui devrait être….

GENEVE, La Cité Bleue – saison 2025 – 2026. Pompeo Magno de Cavalli, Alfonsina par Marianna Flores, Graals (Purcell / Kevin Juillerat), Les Dinos et l'Arche de Thomas Leininger, Cédric Pescia…

GENEVE, La Cité Bleue – saison 2025 – 2026. Pompeo Magno de Cavalli, Alfonsina par Marianna Flores, Graals (Purcell / Kevin Juillerat), Les Dinos et l'Arche de Thomas Leininger, Cédric Pescia…

Dans un édito lumineux et aussi poétique, Leonardo Garcia Alarcon (directeur général et artistique de La Cité Bleue à Genève) présente la nouvelle saison 2025 – 2026. Le chef avoue, dans le sillon de son compatriote argentin Jorge Luis Borges, sa fascination pour LE MIROIR, son reflet qui agit comme le révélateur de notre réalité ; le miroir dévoile ce qui est, ce qui pourrait être, ce qui devrait être….

MIROIR ENCHANTEUR



Ainsi en est-il aussi du spectacle… qui loin d'être un double, une copie de notre monde, agirait comme le miroir qui « ne se contente pas de refléter mais révèle, surprend, interroge ». **La nouvelle saison 2025 – 2026** est construite dans le sens de cette capacité critique, cet élan pour le dialogue entre époques et cultures, entre l'émerveillement poétique et une lumineuse clairvoyance. C'est un nouveau cycle qui réinvente la notion de métissages et de croisements propres à construire notre mémoire sonore, de nouvelles racines créatives, un geste artistique qui se meut et nourrit nos identités. Photo : portrait de Leonardo Garcia Alarcon DR.

Plus que jamais le chant des instruments, le sens de la parole et du verbe lyrique, la puissante arabesque des corps dansants s'inventent dans cette mosaïque de » miroirs en éclats « , à laquelle l'exigence et la vision de **Leonardo Garcia Alarcon** apportent une puissante cohésion continue, ainsi de fin août 2025 au printemps 2026.

A travers une programmation dense et équilibrée qui compte concerts, opéra, ballets, récitals et performances atypiques… s'y déploient entre autres, l'imaginaire magique des métamorphoses, la voix des femmes et le regard primitif, fondateur de l'enfance… sans omettre la puissance des instants intercalaires, « rares », suspendus « au seuil du sommeil ou du jour », ou la singularité convoquée du « miroir grand écran », le cinéma célébré « comme un théâtre de l'intime et du collectif »…

Parmi les temps forts de la **nouvelle saison 2025 – 2026** de **La Cité Bleue**,
à ne pas manquer :

2025

L'été 2025 accueille le concert hommage de la soprano **Claron McFadden** qui célèbre la figure mythique de **Nina Simon**e (les 29 et 30 août 2025).

La rentrée s'incarne d'abord par le nouvel opéra abordé par **Leonardo Garcia Alarcon**, signé Cavalli, un compositeur du XVIIè qu'il a particulièrement abordé et défendu : « ***Pompeo Magno*** » (après Elena, Il Giasone, Eliogabalo et Erismena…), le 28 sept ;

Une journée particulière, hommage à Sophia Loren
Sam 4 octobre 2025 / 16h : **hommage à l'actrice SOPHIA LOREN**
Une journée particulière à La Cité Bleue : Leonardo García-Alarcón propose de décrypter les motifs cultes de Nino Rota, Ennio Morricone et Charles Chaplin, extraits des musiques de films dans lesquels a joué Sophia Loren. En complément, une exposition dédiée présente les photographies emblématiques de Gianfranco Lelj, mettant en lumière son travail avec de grands réalisateurs tels que Visconti, Fellini et Zeffirelli, ainsi que son activité de portraitiste. Pour ce faire Gianfranco Lelj , en présence de Sophia Loren, évoque en une perspective unique, leur collaboration exceptionnelle. La journée hommage se conclut à 20h avec la projection du film « Une journée particulière » d'Ettore Scola. VOIR le teaser vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=NVi2KPiQJMo&t=1s
PLUS D'INFOS sur le site de la Cité Bleue à Genève : https://lacitebleue.ch/evenement/une-journee-particuliere/

Sufi’s Saraband, spectacle de musique persan et baroque avec Keyvan Chemirani ;
Les 28 et 29 octobre 2025 à 19h30 – Création événement, le spectacle **SUFI’S SARABAND** est un voyage mystique où musique, poésie et danse soufie fusionnent, évoquent l’extase spirituelle et la quête d’absolu. L’ensemble The Modal Experience explore les liens profonds entre traditions musicales orientales et héritage baroque occidental ;la trame sonore qui en découle, permet un dialogue unique entre modalité persane et ornementation baroque. Les instruments orientaux et occidentaux se mêlent : archiluth, clavecin, lyra, santour, zarb et daf… Les vers enflammés de Jalāl al-Dīn Rūmī, poète soufi du XIIIe siècle, rencontrent les écrits engagés et sensuels de Forough Farrokhzad, figure majeure de la poésie contemporaine iranienne. Deux sensibilités qui célèbrent la puissance du désir, de l’amour et de la transcendance. La danse, inspirée de l’art du samâ, la danse des derviches tourneurs, se fait prière, méditation en mouvement.

Sous la direction de Keyvan Chemirani, les interprètes s’entendent, s’écoutent, se complètent ; ils déploient un langage libre, où improvisation et rigueur se rejoignent entre ivresse et extase. Entre feu et recueillement, entre Orient et Occident, entre sensualité sonore et mystique spirituelle, Sufi’s Saraband est une célébration de la beauté mystique, une sarabande envoûtante, irrésistible. PLUS D’INFOS sur le site de la Cité Bleue à Genève : https://lacitebleue.ch/evenement/sufis-saraband/

puis le **15 nov**, récital de **Mariana Flores** (« Alfonsina », Hommage aux femmes d’Amérique latine) ;
Second rv lyrique en novembre 2025, avec « ***Graals*** » du 9 au 12 nov : ce « mystère lyrique en trois actes », comprend des

extraits du King Arthur de **Henry Purcell** (1659 – 1695) et les compositions de **Kevin Juillerat** (*1987) pour instruments baroques et électroniques live ; en décembre, fêtes de fin d'année oblige, deux programmes festifs s'annoncent prometteurs : « ***Fiesta Barroca*** » (le 13 déc) puis « ***Pequeña Fiesta*** » (le 14 déc).

2026

L'année 2026 s'ouvre avec un ouvrage poétique, pour tous les âges, entre satire et tendresse : « ***Les Dinos et l'Arche*** », opéra darwiniste et fable dystopique (musique de Thomas Leininger), dirigé par **Leonardo Garcia Alarcon** (du 3 au 7 février 2026).

En mars 2026, place au dialogue parole et musique avec le metteur en scène **Omar Porras** et le pianiste **Cédric Pescia** dans un spectacle intitulé « ***Bach et la Bible*** » (du 4 au 6 mai 2026).

En juin et juillet 2026, la Cité Bleue affiche une diversité de gestes, de cultures, de styles (**8 sonneurs pour Philip Glass**, le 9 juin ; « ***la Nuit bleue orientale*** » les 4 et 5 juillet) ; en privilégiant aussi ces instants rares, suspendus, portes vers l'émerveillement sonore (« ***L'Heure bleue*** » à 4h30, le 13 juin puis le 14 juin : soit deux concerts à l'aube, imaginés par le pianiste et compositeur ***Alain Roche***)…

et aussi…

Côté **RÉCITALS SOLOS**, vous ne manquerez pas le claveciniste **Jean Rondeau** (le 26 nov / œuvres de Louis Couperin) ; les

Suites Françaises de Bach par **Cédric Pescia** (le 21 mars 2026) ; le contre-ténor **Jakub Józef Orlinsky,** interprète des chefs d'œuvres Baroques (le 5 juin 2026, concert en soutien à l'association Innocence en Danger Suisse, pour la protection de l'enfance)…

Dans le registre de la **DANSE**, une grande diversité d'écritures et de dispositifs sont à l'affiche, soulignant la place de la Cité Bleue au sein des scènes majeures pour la création et la diffusion de l'art chorégraphique : pas moins de 3 spectacles incontournables s'annoncent ainsi ; d'abord, « ***Boxe Boxe Brasil*** », les 17 et 18 nov (création de **Mourad Merzouki** ; le spectacle revisite l'emblématique Boxe Boxe de la **Compagnie Käfig** et du Quatuor Debussy) ; puis « ***Choreia*** », le 24 avril 2026, « polyballet » fusionnant idéalement chant (choral), parole, danse (par les 8 danseurs de la **CocoonDance Company**) ; enfin, « ***R.ONDE.S*** » (le 17 juin), referme le banc de ce cycle chorégraphique événement à la Cité Bleue… ou comment, en célébrant la puissance du geste collectif, **Pierre Rigal** transforme un geste de danse ancestral – la ronde –, en une expérience chorégraphique et collective, à la croisée de la danse contemporaine, du rituel, de la fête électronique… transe fascinante.

TOUTES LES INFOS, **LA BILLETTERIE**, le détail des programmes, des artistes et des ensembles invités, sur le site de **La Cité Beu, Genève, saison 2025 – 2026** :
https://lacitebleue.ch/

La Cité Bleue











ANGERS NANTES OPERA, les 18

et 19 déc 2024. FALVETTI : Il Nabucco, dialogue à 6 voix. Mariana Flores, Valerio Contaldo… Capella Mediterranea, Leonardo Garcia Alarcon

Génie palermitain, redécouvert par la Capella Mediterranea, Michelangelo Falvetti implante, en Sicile, l'oratorio tel qu'on le pratiquait à Rome, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. Son *Nabucco*, chef-d'œuvre de 1683 retrouve vie grâce à Leonardo García-Alarcón, engagé plus que tout autre par le genre oratorio.

Le Roi de Babylone Nabucco force les Chaldéens à adorer sa statue… pouvoir autocratique, soumission d'un peuple opprimé… Falvetti compose une partition aussi spirituelle et inspirée que dramatique et expressive ; c'est un véritable opéra sacré dans le sillon de Giacomo Carissimi et Alessandro Stradella. La confrontation entre le tyran et les trois enfants protégés par Dieu est saisissante dans le traitement des voix, mais aussi des instruments qui les accompagnent avec ferveur. L'oratorio fait suite à la formidable découverte du précédent oratorio du même Falvetti, décidément le compositeur

emblématique du défrichement mené par le chef **Leonardo Garcia Alarcon** : Il Diluvio, pour lequel la troupe de la **Capella mediterranea** s'est engagée avec la passion et l'expressivité que nous lui connaissons. A Angers et à Nantes, les heureux spectateurs pourront applaudir des solistes de premier plan : **Mariana Flores** (Azaria / Idolatria), **Valerio Contaldo** (Nabucco)… somptueux caractères d'une écriture flamboyante, entre sensualité et éclairs dramatiques…

FALVETTI : Il Nabucco
Infos & Réservations directement sur **le site d'ANGERS NANTES OPÉRA** :
https://www.angers-nantes-opera.com/il-nabucco-dialogue-a-six-voix

ANGERS – LE QUAI
Mercredi 18 décembre 2024 – 20h



NANTES – LA CITÉ DES CONGRÈS
Jeudi 19 décembre 2014 – 20h

Spectacle naturellement accessible au public aveugle et malvoyant – Oratorio en italien, surtitré en français – durée : 1h20, sans entracte

Distribution
Livret de Vincenzo Giattini

Nabucco : **Valerio Contaldo**
Azaria / Idolatria : **Mariana Flores**
Misaele : Lucía Martín-Cartón
Anania / Superbia : Ana Quintans
Arioco : Nicolò Balducci
Daniele : Rafael Galaz Ramirez
Eufrate : Matteo Bellotto

Chœur de Chambre de Namur
Cappella Mediterranea

Direction musicale : **Leonardo García-Alarcón**

CRITIQUE, concert. AMSTERDAM, Concertgebouw, le 11 octobre 2024. BACH / HAENDEL. Andreas Wolf (basse), Koninklijk Concertgebouworkest, Leonardo Garcia Alarcon (direction).

Un événement assez rare s'est produit dans la superbe Salle du Concertgebouw d'Amsterdam, ce

vendredi 11 octobre 2024 : un concert complet de musique ancienne interprété par un orchestre moderne, à savoir l'excellent Orchestre Royal du Concertgebouw. Encore plus rare, à sa tête, un chef on-ne-peut-plus baroque : Leonardo Garcia Alarcon. Un échange fascinant qui en dit long sur les mondes (trop) séparés du baroque et des musiciens modernes. Ce n'est toutefois pas une rencontre puisque le chef argentin était déjà venu diriger (en 2022) Acis et Galatée de Haendel, dans sa version orchestrée par Mozart (pour le Baron Van Swieten).



Crédit photographique © François de Maleissy

Le programme concocté par Alarcon mélangeait les œuvres orchestrales de **J. S Bach** et **G. F. Haendel**, avec des airs extraits de *Cantates* à la manière des concerts donnés par Bach au fameux Café Zimmermann à partir de 1729. Alarcon explique

dans le livret de salle vouloir prouver que Bach et Haendel ne sont pas si éloignés qu'on a tendance à le penser, et que Bach – bien au-delà du musicien d'église sérieux et luthérien – était, comme Haendel, également un bon vivant. Toutefois, ce souhait ne s'est pas ressenti sur la scène du Concertgebouw…

L'Ouverture et l'air (célèbre) de la *Suite pour orchestre en Ré Majeur* de Bach qui introduisent le programme sont joués de manière à la fois très belle et très sage. Les musiciens du Concertgebouw sont incontestablement exceptionnels sur le plan technique : le son est plein, égal, solide sans jamais être lourd (comme pouvaient l'être les orchestres des années 50 / 60). Alarcon dit lui-même que, lors de la production d'*Acis et Galatée*, un orchestre baroque ne lui manquait pas. Mais pour autant, l'ambiance de fête n'est pas au rendez-vous. La phalange amstellodamoise nous montre une très belle cohésion, et L.G. Alarcon semble s'amuser avec les couleurs, certainement inhabituelles pour lui, de cet orchestre merveilleux. Mais force est de constater qu'il en oublie un peu son discours…

Les deux airs de la *Cantate BWV201*, connue sous le nom de Cantate "de Pan et Phoebus", sont interprétés par **Andreas Wolf**, qui souffre du même constat. Si belle soit l'acoustique de la mythique salle amstellodamoise, elle n'est pas vraiment adaptée à la voix. De sorte que, si beau que soit le timbre, la voix du baryton-basse allemand ne "passe" pas l'orchestre, et les deux instrumentistes solistes du premier air (une flûte et un hautbois) sont également fondus dans la masse des cordes. Excellent chanteur d'opéra, on sent le chanteur moins à l'aise dans le répertoire des *Cantates*, le nez dans sa partition, et manquant malheureusement de consonnes dans sa propre langue… Le deuxième air se fait plus dansant, délivré avec plus d'humour, ce qui rafraîchit nos oreilles avec délices.

La deuxième partie du concert fait entrer Haendel – et sa "*Music for the royal fireworks*". L'orchestre se réveille, sa

cohésion est soudain beaucoup plus adaptée, et l'on s'en donne à cœur joie ! Haendel tel qu'on aime l'entendre. Ferait-il moins peur aux musiciens de l'orchestre que la sainte figure de Bach ? Les spécificités de chaque mouvement de la *Suite* de Haendel sont parfaitement caractérisées et jouées avec toute la finesse propre à l'**Orchestre Royal du Concertgebouw**. S'il l'on relève quelques défauts dans le répertoire, les orchestres baroques devraient regarder de plus près la technique impeccable de ces musiciens.

Au final, un concert très intéressant, plein de surprises, où tous les enjeux n'ont pas été atteints, mais où on a pu entendre un son exceptionnel au service de la musique ancienne !

CRITIQUE, concert. AMSTERDAM, Concertgebouw, le 11 octobre 2024. BACH / HAENDEL. Andreas Wolf (basse), Koninklijk Concertgebouworkest, Leonardo Garcia Alarcon (direction).